

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0.80
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 15 Avril 1894.

Amour et Liberté

Sous le titre : *La véritable lutte pour la vie*, M. A. Ebelot, dans la *Nueva Revista* de Buenos Aires, philosophant sur les maux qui affligent l'humanité souffrante, voudrait voir le monde se régénérer pacifiquement par une vie toute de charité et d'amour.

Après nous avoir montré le salut dans les doctrines doucereuses du socialisme chrétien, l'auteur, n'ayant aucune foi dans l'efficacité des idées libertaires, écrit : « Non, le souffle qui doit nous » emporter au-dessus de l'existence » passive de la nature inerte, au-dessus » de l'existence instinctive de la nature » organique, le souffle qui doit nous » faire participer des sublimes activités » de l'intelligence et du cœur, ce n'est » pas le souffle de la liberté, c'est le » souffle de l'amour!... »

Nous voulons croire que M. Ebelot ne s'est pas donné la peine de réfléchir avant d'écrire sa phrase.

Il nous est difficile, en effet, de concevoir, dans une société d'esclaves, des sentiments de fraternité ou d'amour se manifester d'individu à individu, car, quelle que soit la pâte dont est pétrie notre individualité, elle ne peut être que façonnée, moulée, pour ainsi dire, par les milieux dans lesquels elle est condamnée à se mouvoir.

Dans notre enfer social où les existences sont broyées par l'implacable étroitesse du capital, où le travailleur est vidé, sang et moëlle par les mille suçoirs du monstrueux vampire, comment pourrait-on demander à tous ces cadavres vivants, effroyables détroques humaines, de s'aimer les uns les autres,

eux dont la vie n'est faite que de souffrances et de tortures ?

Quand le soir, desserrant un peu ses griffes, l'horrible bête les rejette, sans force, pantelants, sur le pavé, pour que ses victimes, cicatrisant tant bien que mal leur corps couvert de plaies, puissent le lendemain lui offrir une nouvelle provision de vie et de sang, croyez-vous donc que des chants d'amour peuvent sortir de ces poitrines épuisées, râlantés ?

Amour !... fraternité !...

Quelle amère ironie !

Mais vous ne voyez donc pas que l'air vicié que nous respirons dans l'atmosphère lourde de notre esclavage, n'apporte à nos poumons que le froid glacial de la haine blanche pour tout ce qui nous entoure ?

Nos frères, ces hommes, ces tortionnaires du corps et de l'esprit des malheureux meurtris ?

Allons donc !

Non ! nous ne pouvons pas aimer ! Nous ne pouvons que haïr férocelement les misérables qui nous maintiennent sous le joug de leur domination de fer. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de place pour l'amour dans le cœur ulcéré du travailleur asservi. Que voulez-vous, ce n'est pas notre faute si des siècles de cruautés et d'oppression ont à un tel point changé la nature de l'homme qu'il en est arrivé à ce désir de destruction et de froide vengeance qui le porte à vouloir bouleverser tout ce qu'il avait supporté patiemment jusqu'à présent.

Ceci n'est que la conséquence logique de cela.

La tempête révolutionnaire qui va se déchaîner d'un pôle à l'autre de la terre ne sera pas un souffle épuisé de mysticisme, mais bien l'impétueuse avalanche des idées de justice et de liberté qui balayera sur toute la surface du glo-

be les derniers vestiges de cette société barbare vivant sur le vol et par le crime.

Alors, seulement alors, il sera possible de laisser libre cours aux sentiments de bonté et d'amour qui sont le fond de la nature humaine. Plus de guerres, plus d'exploitation, plus de vols, plus de crimes. L'homme, redevenu lui-même, libre et joyeux au sein de la nature libre, vivra en harmonie avec ses semblables uni avec eux par l'indestructible lien de la Solidarité.

Réponse à une objection

Nous voulons répondre, en quelques mots, à une objection que ne manquent jamais de faire les bourgeois lorsqu'on leur reproche de ne rien faire ainsi que les bénéfices énormes qu'ils retirent de leurs capitaux.

Nous travaillons, disent-ils, autant et plus que les ouvriers, nous passons souvent des moments amers, nous ne dormons pas la moitié du temps, préoccupés que nous sommes par nos affaires, et s'il est vrai que nous gagnons de l'argent, il nous arrive aussi d'en perdre et quelquefois de nous ruiner dans des spéculations malheureuses.

D'accord ; tout ce que vous dites-là est vrai, mais il y a une différence entre votre travail et celui de l'ouvrier que nous allons vous faire saisir par une comparaison.

Que penseriez-vous, par exemple, d'un homme qui passerait toutes ses journées à remplir un tonneau sans fond ? Assurément, vous le prendriez pour un fou et vous ne pourriez moins faire que de convenir que cet homme perd son temps.

Que diriez-vous, maintenant, de cet autre qui emploierait toutes les heures du jour à démolir un mur à mesure qu'un maçon le construirait ? Non seulement vous diriez qu'il perd son temps, mais encore que cet homme est nuisible et que, grâce à lui, ce mur viendra à coûter plus cher, puisqu'il faudra reconstruire la partie démolie.

Cependant, ces deux individus ont mis toutes leurs forces, toute leur énergie, l'un à essayer de remplir le tonneau sans fond, l'autre à démolir le mur. Malgré cela, et bien qu'ils aient sué toute la journée comme des manœuvres et n'aient pris aucun repos, ils n'ont point travaillé, car tout travail doit produire directement ou concourir d'une façon quelconque à la production d'une chose utile. Toute force qu'on dépense dans un but inutile ou nuisible n'est que pur gaspillage.

Le voleur, l'assassin, se donnent, eux aussi, du mal lorsqu'ils préparent leur coup; ils ont souvent à surmonter des difficultés incroyables; ils passent par des transes horribles; il faut que rien ne les rebute, et ils jouent quelquefois leur tête. Direz-vous pour cela qu'ils travaillent? Assurément non.

Et bien! examinez ce que vous faites, lorsque avec vos capitaux vous vous emparez des produits de l'agriculture et de l'industrie que le travailleur a obtenus par un travail honnête et pénible et que vous obligez ainsi tous ceux qui en ont besoin et qui ne peuvent, comme vous, acheter toute une récolte ou toute la production d'un atelier, à venir les chercher chez vous qui les avez accaparés et à les payer bien plus cher qu'ils n'ont coûté à produire.

Est-ce cela que vous appelez travailler? Si oui, faites-nous voir ce que vous avez produit en pratiquant cette opération d'accaparement, puisqu'il est établi que tout travail doit produire quelque chose. Mais il vous est absolument impossible de nous démontrer que ces marchandises qui vous ont coûté trois francs, par exemple, ne sont pas absolument les mêmes que celles que vous nous vendez cinq francs à nous, les consommateurs.

Vous n'avez absolument rien ajouté à leur valeur, à la qualité, à la quantité ou au poids qu'elles avaient lorsque vous les avez reçues. Donc, les 2 francs que vous empochez sont volés à ceux qui ont cultivé ou fabriqué ces produits, car ce sont eux, et non pas vous, qui devraient recevoir cet argent.

Et il en est ainsi dans tout commerce et si nous payons toutes les marchandises à des prix si élevés, c'est parce que messieurs les commerçants et accapareurs de tout acabit s'en emparent sitôt qu'elles sont produites, se les passent de main en main, depuis le grand spéculateur jusqu'au petit détaillant, en augmentant successivement et proportionnellement à l'appétit de chacun de ces vampires grands et petits, la valeur des objets dont nous avons besoin pour notre consommation journalière.

Le procédé est le même pour les patrons, les grands industriels, les actionnaires de tous genres; ils constituent leurs bénéfices énormes avec les prélèvements qu'ils font chaque jour sur le travail des ouvriers qu'ils emploient. On comprendra facilement que lorsque cette nuée de parasites ont pris chacun une part sur toutes les marchandises qui se produisent au moyen du seul et unique travail de l'ouvrier, et cela sans compter les prélèvements incessants que ne cessent d'opérer nos honorables gouvernants, on comprendra, disons-nous, qu'il n'est pas un seul objet que nous n'arrivions à payer 2, 3 et même

4 fois plus cher que sa valeur de production.

Vous ne gagnez pas toujours de l'argent, dites-vous; vous en perdez même quelquefois dans vos opérations? Eh! bon dieu! que nous importe! Est-ce que le joueur qui va à la roulette pour y gagner une fortune n'est pas exposé à perdre son argent? et vous voulez que nous nous apitoyons sur son sort lorsque cela lui arrive? Tant pis pour lui, il n'avait qu'à ne pas jouer, comme vous n'avez qu'à ne pas faire de commerce si vous craignez d'y perdre votre argent, d'autant plus que nous vous avons démontré que tout commerce est malhonnête.

Mais, l'argent que vous perdez, un autre s'en empare, et lui aussi l'emploie immédiatement à faire ce que vous faisiez, c'est-à-dire à exploiter ceux qui travaillent; donc, le résultat est absolument le même.

Ce n'est pas parce que c'est vous plutôt qu'un autre qui avez le capital que ce capital est dangereux, non; et il nous importe fort peu qu'il soit possédé par M. A., M. B. ou M. Z.; il nous suffit de bien faire constater une chose, c'est que, dans quelque main qu'il se trouve, le capital est l'arme la plus dangereuse de toutes celles qui ont été inventées pour asservir le salarié.

Lorsqu'un chien enragé mort un passant dans la rue, est-ce qu'on se préoccupe de savoir le nom de son maître? non; on commence par abattre le chien car on sait bien que s'il est enragé, ce n'est pas parce que son maître s'appelle Jean plutôt que Pierre.

Il en est, identiquement de même pour le capital. Nous avons démontré qu'il était mauvais par lui-même, pire cent fois que le chien enragé, puisqu'il devient entre les mains de ceux qui le possèdent un moyen puissant d'exploitation de leurs semblables. Donc, supprimons le capital et, du même coup, nous supprimons l'exploitation indigne de l'homme par l'homme.

MOUVEMENT SOCIAL

Après l'« Insurgé », et le « Père Peinard », supprimés par les gredins qui opèrent en France, c'est la « Révolte » qui se voit obligée de cesser sa publication. La chose était à prévoir, elle ne nous étonne pas. La condamnation de Grave, prononcée pour la publication de son livre la « Société Mourante », n'était qu'une manière détournée de frapper la « Révolte » que l'on n'osait ouvertement supprimer. L'arrestation de Mercier, le camarade qui avait remplacé Grave, était guidée par les mêmes machinations jésuitiques de la magistrature française. La « Révolte », continuant malgré tout à paraître, les détenus de la morale et de la propriété de notre belle France, changeant de tactique, barbotèrent argent, lettres et mandats adressés à l'administration de notre camarade de luttes. L'argent, c'était demi mal, mais les lettres passant au cabinet noir servaient à traquer les compagnons qui les avaient envoyées;

cela devenait plus grave. Pour tous ces motifs et d'autres encore que les camarades trouveront ci-après dans la déclaration que nos amis ont adressée aux lecteurs du journal, celui-ci cesse momentanément sa publication. Nous espérons que cela ne sera pas pour longtemps.

AUX CAMARADES

«...Depuis le jour de l'arrestation de Grave, des difficultés nous ont été suscitées; confiscation des lettres, vol des mandats par ordre du parquet et par le fait de la police qui pratique à Marseille tous les genres de cambriolage, voilà quel a été notre lot pendant un mois. Ce n'eût été que cela, et aurait-on persisté à nous traquer de la sorte, nous aurions même continué à paraître, nous aurions résisté au prix de tous les sacrifices...

Donc, ce n'est pas parce que la magistrature nous vola que nous disparaissions. Nous avions pour agir ainsi d'autres et plus importants motifs. Désormais notre correspondance nous parvient; mais on l'ouvre préalablement, on relève soigneusement les adresses de ceux qui nous écrivent; nous permettons ainsi aux policiers de dresser des listes de suspects, de préparer les perquisitions et les arrestations futures. La « Révolte » sert de souricière. On arrête ses gérants, ses administrateurs. Après Grave, c'est le tour de Mercier, demain ce sera sans doute un autre, mais bien qu'on soit suffisamment armé contre le journal par les lois nouvelles, on se garde de le supprimer parce qu'il est nécessaire.

Devoir notre subsistance à la bienveillance, au dédain ou à la diplomatie de la police, voilà qui ne peut nous convenir. Etre une arme dans la main de nos ennemis, voilà qui ne peut nous plaire. Si d'un côté nous sommes, dans la mesure de nos forces, utiles à la propagande, de l'autre nous lui nuisons en signalant nous mêmes à l'autorité tous ceux qui soutiennent la cause et qui peuvent répandre nos principes.

Nous ne pouvons plus longtemps continuer à remplir bénévolement et naïvement ce rôle d'auxiliaires de la Société bourgeoise, ni aider à décimer les nôtres sous le prétexte de leur consacrer un organe.

Est-ce à dire que nous allons nous retirer de la lutte et que nous allons croiser nos bras? Non certes. Ceux qui redigeaient ce journal, et bien d'autres encore, consacreront leur activité à la propagande par le livre. Nous allons multiplier les brochures, les répandre plus efficacement et par elles exposer ou discuter nos idées. L'œuvre que nous avons à faire de ce côté est grande, elle est aussi utile que celle du journal, elle nous permet de nous séparer de vous avec moins de tristesse.

Vous tous qui répandez la « Révolte » et qui la soutenez, vous répandez et soutenez ces « brochures à distribuer » et ces livres qui serviront à former la bibliothèque anarchiste, et ainsi vous défendez encore votre cause et la nôtre.

Et maintenant, compagnons, nous ne vous disons pas adieu, mais au revoir, à bientôt et vive l'Anarchie!

N. B. — Nous prions tous nos amis de ne plus écrire à la « Révolte ».

Il sera répondu par lettre personnelle à tous les camarades qui nous ont demandé des renseignements d'une certaine importance.»

Et à présent, bourgeois, dormirez-vous tranquilles? Hélas! nous craignons fort que la couche de bêtise et de lâcheté dont vous vous encrassez ne soit pas une armure suffisante pour vous préserver des atteintes de la marée montante des colères populaires. Vous voulez bâillonner la parole et empêcher la pensée de jaillir et rayonner librement sur le monde! Imbéciles! Roquets impuissants accrochés après l'idéal, une secousse imperceptible du Beau vous envoie rouler, pêle-mêle, dans la fange et l'ordure où se débattent vos monstrueux appétits. L'heure est proche; vous pouvez amonceler bêtise sur bêtise, crime sur crime, vous n'en serez pas moins balayés comme plume par le souffle puissant de la Justice et de la Raison.

Des télégrammes de Connellsville, (Pennsylvanie) annoncent qu'une grève importante vient de se déclarer dans les mines de charbon de la localité. Les grévistes, exaspérés contre les ouvriers qui, embauchés pour la circonstance, continuaient le travail, les ont attaqués; dans la lutte, dix mineurs ont été tués.

Quand donc les travailleurs se décideront-ils à s'en prendre aux véritables auteurs de leur misère? Ce serait beaucoup plus efficace que de s'entretenir mutuellement pour le plus grand plaisir de la gâterie exploitante.

Les rentes du travailleur :

De Breslau nous arrive la nouvelle qu'une des galeries de la mine de Kschelen s'est effondrée, ensevelissant un grand nombre de mineurs.

Jusqu'à présent, dix cadavres et des blessés ont été retirés des décombres. Juste assez pour faire courir un petit frisson d'émotion sous la peau du bourgeois, le matin, quand il prend son café.

L'ancien ministre de la Justice française, le sieur Baihaut, escroqueur de haute marque, va être grâcié, pour raison de santé, par le comptatissant Sadi.

Si, au lieu de s'appeler Baihaut et avoir flouté au public quelques millions, l'incarcéré eût été un pauvre bougre coupable d'avoir dérobé un pain au boulanger, il aurait bien pu y crever, dans sa cellule, le misérable! C'est pas ça qui lui aurait troublé le sommeil, au Dessèché de l'Elysée! Mais une ancienne connaissance! on se doit à ses amis: on ne sait pas ce qui peut arriver.

L'agitation causée par la misère continue dans toute l'Espagne.

A Cordoba, les mêmes scènes que se passent à Ecija, Montellano et autres endroits, se sont produites occasionnées par les ouvriers sans travail.

Là, comme là-bas, boulangeries et autres boutiques ont été mise à sac par la foule des meurtres de faim.

Des troupes sont immédiatement par-

ties pour tranquilliser la population « honnête » alarmée et mitrailler les ventres creux.

En Perse, la misère est à son comble, le peuple crève littéralement de faim. On craint de voir se renouveler les scènes d'horreur qui marquèrent la famine de l'année 1872, où, à Moshed, capitale de Korazan, plus de 80.000 personnes périrent d'inanition.

Ce serait, pourtant, ce qui pourrait arriver de mieux pour la sécurité des possédants persans.

Les ouvriers tisseurs de Vienne se sont mis en grève.

Le motif? Surcroît de bien-être qui afflige les travailleurs de cette corporation privilégiée.

Les grévistes des mines de charbon de Pittsburg n'aiment pas la police et pour cause.

Dans une bagarre qu'ils ont eu avec cette dernière, ils lui ont administré une maîtresse râclée. Un grand nombre de roussins sont restés sur le carreau.

Voilà qui me réconcilie un peu avec les gueules noires. Bravo!

Au moment où les pèlerins espagnols allaient s'embarquer, à Valence, pour aller voir la momie du Vatican, une foule de titis sont arrivés pour escorter les quelques boîtes, bancals et autres déformés raccollés qui formaient le cortège mystique. Le charivari a été complet: huées, sifflets, coups de poing et de cannes ont eu vite fait de disperser la grotesque manifestation.

Je marque la date, ce devait être rigolo.

Les ouvriers des filatures de coton de Nelson, (Lancaster, Angleterre), au nombre de 2000 viennent de suspendre tout travail sur le refus des patrons de leur accorder une augmentation de salaire.

Nous verrons si, cette fois encore, le mauvais coton sera filé par les tisseurs.

Allons, les grèves commencent à vouloir prendre tournure.

A Johnstown, ville du comté de Cambria, (N.-Amérique), les grévistes des mines de houille et de fer de l'endroit, poussés à bout par les richissimes directeurs des entreprises sus-dites qui se refusent à toute concession, ont attaqué et détruit la fabrique de cock d'un de leurs rapaces exploiters, le nommé Fricks.

On dit pratique comme un américain; on pourrait ajouter voleur et canaille comme un patron de mines. Enfin, espérons que cette petite leçon donnera à réfléchir aux autres.

Une grève monstre de mineurs du nord de l'Amérique est annoncée pour le 21 du courant.

Il s'agit de 300.000 travailleurs qui

vont cesser, le même jour, de descendre dans les puits.

Quoique ces grèves décrétées ainsi à l'avance ne nous disent pas grand chose pour la réussite finale, nous n'en applaudissons pas moins à sa mise à exécution, et pourvu que les grévistes ne restent pas cantonnés dans la légalité et dans un respect stupide pour la propriété de leurs maîtres, nous croyons, nous voulons croire à leur victoire.

Il n'y a qu'à y mettre les pouces.

LE RIDICULE

L'illustre savant Lombroso vient de donner son opinion au sujet des anarchistes. Après avoir fait quelques justes réflexions sur les causes qui poussent ces derniers à la révolte, il nous dit qu'en France, — et pourquoi pas ailleurs? — le meilleur remède à employer contre eux, (remède infailible), serait le ridicule.

L'idée est charmante, mais il paraît que la bourgeoisie, devant les arguments des anarchistes, sent s'évanouir toute sa finesse d'esprit.

C'est, du moins, ce qu'affirme un lecteur du journal le *Fanfulla*, qui dit plus ou moins ceci: « Tournez donc en ridicule des gens qui vous lancent des bombes dans les pattes ou sur la tête, et essayez ensuite de rire lorsque vous êtes à moitié écrabouillés... »

On comprendra que le bourgeois, devant de pareilles machinettes, n'a guère de motifs pour se dilater la rate; ceux qui peuvent rire ce sont, tout au plus, les anarchistes, mais le lecteur de la *Fanfulla* n'a regardé la question que sous un seul aspect et insuffisamment. L'étude méritait d'être plus complète.

Qu'est-ce qu'un anarchiste?

Un prolétaire, lequel généralement a enduré toutes les souffrances, sent et comprend également celles de ses camarades de misère. Arrive un moment où, ne pouvant maîtriser davantage sa colère devant toutes les injustices dont lui et ceux de sa classe sont abreuvés, il se révolte, s'arme, et lance son projectile sur ceux qu'il considère comme les auteurs des iniquités sociales.

Cet acte, comme a dit Vaillant, est le cri de toute une classe qui revendique ses droits.

Dans un cas pareil, ce n'est plus seulement l'individu qui jette la bombe qu'il faut ridiculiser, mais toute une classe; c'est toute la plèbe des déshérités.

Mais il faut, pourtant, convenir avec Lombroso que la matière à ridicule ne manque pas.

En effet; que voulez-vous trouver de plus ridicule que les ouvriers qui s'éreintent le tempérament à travailler pour produire toutes sortes de richesses et tant de belles et bonnes choses, pour la jouissance exclusive de ceux qui ne font jamais rien?

Regardez-les, ces imbéciles de travailleurs, comme ils se démènent pour maintenir dans l'oisiveté quelques ignorants qui se donnent des airs de savants et, ne sont même pas capables de se dé-

crotter leurs bottes ; regardez-les, comme ils sont soumis, respectueux, comme ils s'inclinent devant leurs maîtres et de quelle façon ils les remercient et vénèrent lorsque ceux-ci daignent leur accorder la millième partie de ce qu'ils ont produit dans un travail quelconque !

Dites-moi, sont-ils assez ridicules ? Mais ce n'est pas tout.

Ces mêmes travailleurs, non-seulement s'épuisent pour engraisser ceux qui ne font rien, mais encore ils accourent, pleins d'une noble ardeur guerrière, prendre les armes pour la défense des droits usurpés de leurs patrons contre les mécontents et les déguenillés, leurs frères sans travail et sans pain, qui, las de tant de ridicule, tentent de redevenir sérieux.

La bourgeoisie, elle, de son côté, s'amuse et jouit tant que dure la fête; elle est tellement satisfaite de sa belle et joyeuse existence, qu'elle cherche par tous les moyens possibles de la conserver.

Pour cela, elle a des policiers qui, eux aussi, sont gens passablement ridicules, car ils vivent mal, sont détestés, méprisés de tous, et toujours disposés à se faire crever la peau pour exciter et entretenir le rire des maîtres.

Elle a des tribunaux dans lesquels on représente des scènes bouffonnes les plus réussies; on y voit condamner à des années et des années de prison un père de famille qui aura volé un pain pour donner à manger à ses gosses, et absoudre les honorables voleurs qui ont escroqué au public des millions de francs.

Elle a des prisons pour enfermer les maladroits sans protection et elle a des imbéciles qui jouent aux géoliers pour complaire à leurs bienheureux patrons en gardant vigilement leurs malheureux camarades en ridicule.

Elle a des églises dans lesquelles des curés hilares racontent des historiettes abracadabrantes à leurs fidèles, afin de les rendre aussi ridicules que possible.

Les grands chefs, en dehors de cette joyeuse compagnie qui s'appelle la bourgeoisie, cherchent chaque jour de nouvelles distractions afin de pouvoir rire à qui mieux mieux au dépend des ridicules.

C'est ainsi qu'ils ont inventé cette jolie blague des élections, destinée à faire comprendre au peuple que c'est lui qui commande, parce que c'est lui qui choisit ses représentants, tandis que l'unique préoccupation de ces derniers consiste à le dépouiller, en riant et en l'entretenant avec des discours d'arracheurs de dents débités du haut de l'estrade de la baraque parlementaire.

Ensuite, de temps en temps, on combine une petite guerre pour prendre dans le filet du ridicule d'autres ouvriers qui brûlent de le devenir, ou on fusille en tas les pauvres bougres et les crèves-de-faim qui s'amusent à ne plus vouloir faire risette aux messieurs amateurs de ridicule.

Tout cela me paraît assez divertissant et la bourgeoisie, qui tient la ficelle qui fait mouvoir les pantins, n'a garde de la casser et d'en dévoiler le mécanisme, car alors le charme et l'amusement cesseraient aussitôt.

C'est ainsi que la bourgeoisie a depuis

longtemps bafoué la plèbe de laquelle sont sortis les anarchistes, gens fâcheux avec lesquels on ne peut plus rire, et contre qui on n'a trouvé d'autre moyen préventif que celui fourni par les prisons et la guillotine.

En suivant dans cette voie, ou la bourgeoisie réduira le monde en une immense géôle, et alors, s'il arrive une émeute, gare de dessous; ou bien il lui faudra couper le cou à tous les anarchistes. Dans ce cas, il faudra convoquer un Congrès composé de tous les savants, inclus Lombroso, pour trouver le moyen de faire travailler les gens sans tête.

Si la bourgeoisie peut atteindre ce résultat, elle sera arrivée au comble de son idéal, car de cette façon elle n'aura plus besoin de nourrir ces corps sans bouches, et en outre elle pourra sans danger se divertir du spectacle ridicule qu'offriront tant d'individus sans têtes.

Alors Lombroso sera vénéré comme un dieu; mais si cela ne survient pas, il va se présenter le cas de la bourgeoisie tombant dans le ridicule et perdant elle-même la tête!

Si cela se réalise, comme nous le désirons, ce sera alors notre tour de rire d'une douce gaieté.

Du *L'Asino Umano*.

TRIBUNE LIBRE

A la rédaction de LA LIBERTÉ,

Trois grandes nouvelles nous sont parvenues, cette semaine, par le câble. Quoique ces nouvelles n'aient pas détourné le soleil de sa route, ni changé l'ordre des saisons, ni même le cours des fleuves, elles sont, cependant, d'une gravité tout à fait exceptionnelle.

Jugez-en :

La terre entière, grâce à ses services d'informations, sait que le petit roi Alphonse a fait sa première dent en faisant même autre chose dans sa culotte, ce qui est d'un intérêt palpitant pour le public; mais ce qui l'est bien autrement encore, aujourd'hui, c'est que ce même couronné est parfaitement rétabli de la légère indisposition que dame nature s'est permise de lui envoyer absolument comme à un vulgaire gavroche. L'Espagne, la bonne Espagne en jubile; son petit roi est sauvé et désormais tout le monde riche, bien entendu, regorgera de poulardes truffées; quand aux souffreteux, il n'en est pas question; ceux-là, comme c'est l'habitude, on les engraissera avec des orémus, ce qui ne coûte absolument rien. Veinarde Espagne, va, on voit bien que le pape te protège!

Ecoutez encore :

Pour prouver que la bêtise humaine fleurit un peu partout, deux mômiens mitrés voulant sans doute décrocher la timbale du cardinalat, ont eu l'heureuse idée, avec les moyens en usage, d'embaucher quelques centaines de compar-ses pour aller faire à Rome des salama-lecs au pape à la barbe du roi Humbert

et devant celle si exubérante de la jeune Italie!

Un bon point au dix-neuvième siècle!

La troisième nouvelle est celle-ci :

Le pape, dans sa sagesse infinie, vient de faire une sainte de Jeanne d'Arc, que le clergé catholique brûla vive à Rouen comme hérétique au quatorzième siècle, et sur le front de laquelle le clergé d'aujourd'hui attache, on ne sait trop pourquoi, des bienheureuses l'auréole. Bravo! brûlée vivante et canonisée par les mêmes mains! Voilà du progrès ou je ne m'y connais pas.

A ce compte-là, saint-père, pendant que vous y êtes, il ne vous coûterait pas plus de béatifier également Gérôme de Prague, Zapata, Jean Huss, Giordano et mille autres victimes innocentes tombées dans les flammes de la très-sainte Inquisition. Cependant, croyez-moi, ne touchez pas à ces martyrs, saints par eux-mêmes, contentez-vous de Jeanne d'Arc dont vous aimez risser la grande figure en lui mettant des scapulaires au cou, car il n'y aurait plus assez de place au paradis.

Amen.

T. Rusmo.

Communications et Correspondance

Nous avons reçu de « Varios compañeros admiradores del acta de Vaillant » la somme deux piastres pour envoyer à la petite Sidonie, sa fille.

Les camarades de la « Riscossa » nous annoncent, pour aujourd'hui dimanche, la réapparition de leur journal. On le trouvera en vente dans tous les kiosques de la ville. Salut au collègue et bonne chance!

Adresser, provisoirement, la correspondance, à L. Corsini, casilla correo 750.

PETITE CORRESPONDANCE

X. Z. — Oui, c'est bien comme vous dites, mais nous n'en sommes pas moins forcés d'abdiquer, dans notre belle société, tous les sentiments qui choquent trop ouvertement les us et coutumes de nos conventions idiotes. Nous ne pouvons pas être nous-mêmes, nous ne devons vivre et penser que comme tout le monde vit et pense. Eh bien! nous trouvons cela absurde, stupide, comme toutes les conventions, ce n'est pas pour d'autres causes que nous nous insurgons contre elles.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

L. 1—D. 1—X. 0.20—M. 2—M. R. 1—X. 5—R. 2.—L. Y. 0.50—L. B. (Palermo) 0.50.—M. 0.60—D. 0.60—A. 5.—Total: 19.40 \$.
A ce jour: 122.30 \$.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Lorrea, Libertad, Lavalle, Viamonte, Constitution et Once de Setiembre, ainsi qu'à la librairie de la rue Esmeralda 673. Le demander également aux crieurs.